

Marc Prival / Préface  
Madeleine Jaffoux

n° 2-4  
1981  
direct

## Des métiers racontés

1981

Le passé se vend bien, l'artisanat aussi. Les deux auteurs de ce livre le savent mieux que personne. Espérons, au passage, qu'ils en profitent un peu. Car après tout, pourquoi faudrait-il que les modes ne profitent jamais qu'aux margoulins? Le désintéressement serait une vertu plus utile s'il ne faisait aussi souvent l'affaire de ceux qui ne le pratiquent pas. C'est vrai, la mode rétro est un créneau, pour parler comme nos publicitaires. Mais il n'y a pas de raison pour laisser occuper ce créneau par n'importe qui. D'autant qu'en termes de chiffre d'affaires, ce n'est tout de même pas le Pérou: on le saurait, sinon, dans les états-majors des multinationales...

Du reste, la mode rétro, comme toutes les modes, s'impose à nous. Car on peut tout faire devant une mode, sauf l'ignorer. On peut la suivre avec plus ou moins d'enthousiasme ou de réticences, c'est ce que fait ce qu'il est convenu d'appeler le grand public. On peut la refuser, c'est ce que font certains snobs ou anti-snobs ou marginaux, qu'on les appelle comme on voudra. On peut encore chercher à l'exploiter, c'est ce que font les commerçants, et il faut bien que tout le monde vive. Mais on peut aussi chercher à la comprendre, c'est ce que font ou devraient faire les chercheurs, historiens, ethnologues et sociologues; c'est ce que nous allons essayer de faire ici.

Pour comprendre, toutefois, il faut commencer par connaître. C'est là notre première difficulté. Car nous ne savons pas avec précision ce qu'il en est. Il est manifeste qu'il y a une mode de l'ancien. Mais depuis quand exactement, et de quelle ampleur? Pour répondre, il nous faudrait connaître, par exemple, le nombre d'objets recueillis chaque année dans les collections publiques et privées, ou le nombre de publications, livres, articles, brochures, qui leur sont consacrées, ou encore l'effectif des associations de chercheurs et d'amateurs, le chiffre d'affaires des antiquaires et brocanteurs, celui des fabricants de vieilles poutres en matière plastique... Tout cela, bien entendu, nous l'ignorons. Comme nous ignorons dans quelle mesure il y a déjà eu des modes semblables dans le passé, quelles sont les couches sociales touchées et celles qui restent à l'écart, etc. Le phénomène mode existe, c'est évident. Mais pour l'instant, il reste un ensemble d'impressions subjectives et fugitives ressenties par chacun à sa façon. Nous sommes incapables d'en préciser les dimensions et la place dans notre société.

Cela dit, il semble bien tout de même que deux faits nouveaux carac-

térisent la mode actuelle. Le premier, c'est qu'elle touche un public populaire de plus en plus large. Ce n'était pas le cas auparavant. Jusque dans les années 1960, en effet, le goût de l'ancien était réservé à un tout petit nombre d'amateurs, seuls assez riches d'argent, d'érudition ou de loisirs pour pouvoir s'y adonner sérieusement. Ces amateurs, en outre, ne s'intéressaient guère qu'aux objets d'art, tableaux, statues, tapisseries, meubles de style, etc., et, dans le domaine de l'architecture, aux châteaux et aux églises. Tout ce qui relevait du quotidien, de l'ordinaire, du technique leur demeurait étranger. C'est là <sup>Tqu'intervient</sup> notre second fait nouveau. Car si l'antiquité traditionnelle continue à faire recette - le Musée du Louvre en août, c'est le Métro à six heures! - c'est l'intérêt tout nouveau pour le passé de notre vie quotidienne qui est la marque la plus originale de la mode actuelle. Il y a sur ce point une convergence tout à fait remarquable entre l'évolution des idées dans les sciences humaines et dans le grand public.

De prime abord, la cause de cette convergence semble assez évidente, à vrai dire: c'est le bouleversement de nos conditions de vie, dû au progrès technique, dans les dernières décennies. Mais là encore, ~~comme~~ ~~il~~ il faut y regarder de plus près. Car ce n'est pas d'hier que les choses changent, à la ville comme à la campagne. Et s'il fallait proposer une date pour le début de ces changements, c'est 1830 ou 1840 qui viendrait à l'esprit de l'historien. Les chemins vicinaux et le chemin de fer, les lavoirs municipaux et la pompe à bras sur l'évier, la bougie stéarique et la lampe à pétrole, la cuisinière à charbon, la machine à coudre, les conserves en bocal et les confitures au sucre, l'écumeuse centrifuge, la batteuse à manège puis à vapeur, la moissonneuse, les engrais chimiques..., on n'en finirait pas d'énumérer les innovations révolutionnaires du XIXe siècle. Avec déjà comme conséquence une certaine nostalgie romantique qu'expriment quelques poètes. C'est Baudelaire parlant de "barbarie éclairée au gaz". C'est Daudet et le moulin de Maître Cornille. C'est, plus significatif encore peut-être, ce passage des Mémoires de Mistral publié en 1906 (mais écrit bien avant sans doute):

"Aujourd'hui que les machines ont envahi l'agriculture, le travail de la terre va perdant, de plus en plus, son coloris idyllique, sa noble allure d'art sacré. Maintenant, les moissons venues, vous voyez des espèces d'araignées monstrueuses, de crabes gigantesques appelés 'moissonneuses' qui agitent leurs griffes au travers de la plaine, qui sciennent les épis avec des coutelas, qui lient les javelles avec des fils de fer; puis, les moissons tombées, d'autres monstres à vapeur, des sortes de tarasques, les 'batteuses', nous arrivent, qui dans leurs trémies engloutissent les gerbes, en froissent les épis, en hachent la paille, en criblent le grain. Tout cela à l'américaine, tristement, hâtivement, sans allégresse ni chansons, autour d'un

fourneau de houille embrasée, au milieu de la poussière, de la fumée horrible, avec l'appréhension, si l'on ne prend pas garde, de se faire broyer ou trancher quelque membre. C'est le Progrès, la herse terriblement fatale, contre laquelle il n'y a rien à faire ni à dire: fruit amer de la science, de l'arbre de la science du bien comme du mal."

Amusons-nous à remarquer que c'est ce même battage à la vapeur qu'on met en scène aujourd'hui dans toutes les fêtes de "battage à l'ancienne" qui se sont multipliées depuis une demi-douzaine d'années! Tant il est vrai que la tradition d'aujourd'hui n'est que la modernité d'hier. Mais observons aussi que la nostalgie de Mistral, comme celle de Daudet ou de Baudelaire, est une nostalgie de spectateurs, une nostalgie d'artistes, voire d'esthètes. Il est facile à ceux qui n'ont pas à travailler de leurs mains de regretter l'harmonie des anciennes méthodes. Les travailleurs, eux, savent par dure expérience de quel prix était payée cette harmonie. Rien de plus poétique que l'ancienne moisson à la faucille au Pays d'Arles telle que nous la décrit Mistral. Mais pour les gavots, courbés douze à seize heures par jour sur une terre surchauffée, les mains à vif du frottement de la paille, les yeux et la bouche pleins de poussière, la poésie de la situation était peut-être moins évidente. Il nous reste quelques photographies de moissonneurs, cartes postales ou autres, prises à la fin du dernier siècle. Il n'y a guère de gaieté sur tous ces visages, certes figés par les exigences de la pose, mais aussi marqués par la fatigue.

D'une certaine façon, nous sommes aujourd'hui presque tous devenus ces spectateurs aisés qu'étaient un Mistral ou un Baudelaire autrefois. Non seulement parce que notre niveau de vie matériel, dans la mesure où la comparaison a un sens, est très supérieur au leur. Mais aussi parce que, comme eux, nous sommes de plus en plus nombreux à n'avoir pas à gagner notre pain à la force de nos bras. D'après le dernier recensement (1975), près des trois quarts d'entre nous sont des citadins, pour qui la campagne, c'est l'exotisme, et moins de la moitié travailleurs manuels, agriculteurs, artisans, ouvriers. Nul doute que ces chiffres ne renferment en grande partie l'explication recherchée. Le passé est toujours un luxe, pour ainsi dire. Mais c'est un luxe qui se démocratise; comme la musique classique, les vacances à la mer ou la pratique du tennis.

Et pourtant je crois que cette explication, toute irréfutable qu'elle est, laisse de côté l'essentiel. Car l'essentiel, au fond, c'est moins la démocratisation elle-même du passé, que le changement de perspective qu'elle rend possible. Le romantisme esthétisant des folklorisants d'autrefois n'est pas mort, tant s'en faut (il ne faut d'ailleurs pas

condamner cette attitude, qui a eu son utilité à une époque où rien d'autre n'était possible). Mais de plus en plus une attitude nouvelle, plus réaliste, se développe. Comment exactement vivait-on ici et là il y a cinquante ans, il y a un siècle? Comment faisait-on la cuisine, et la vaisselle, comment lavait-on le linge ou soignait-on les bêtes? Comment fabriquait-on tel ou tel objet usuel, comment s'en servait-on? Quels étaient les tours de main, l'habileté, le savoir nécessaires? Pas d'échappatoire à ce genre de questions: il faut répondre, ou avouer son ignorance. Et nul romantisme chez ceux qui se les posent. Pour eux, jeunes chercheurs à la découverte d'un autre monde, ou anciens décidés à ne pas laisser disparaître ce qui a fait leur vie, des décennies durant, le passé est bien autre chose qu'un vague prétexte à nostalgie esthétisante. C'est une réalité précise. Réalité qu'il faut reconstruire pour la comprendre, c'est-à-dire pour nous comprendre nous-mêmes, notre présent et notre avenir. Ce qui n'empêche pas les sentiments, bien au contraire: cela ne fait que les rendre plus vrais, et donc plus durables. C'est pourquoi d'ailleurs le terme de "mode" commence à ne plus convenir ici. La mode du passé, avec tous les malentendus qu'elle charrie, n'est que l'environnement, le courant social qui aura favorisé le mouvement, et son rôle en cela aura été tout à fait positif. Mais il s'agit maintenant de tout autre chose. Il s'agit d'une enquête sur le seul terme de référence auquel nous puissions mesurer notre présent, le seul par conséquent qui puisse nous permettre d'en comprendre les déterminants les plus profonds.

Or, il est clair que c'est dans la transformation et le recul du travail manuel que se trouve un des déterminants les plus importants de notre avenir. Les travailleurs manuels étaient la quasi-totalité de la population active au milieu du siècle dernier: ils sont aujourd'hui moins de la moitié, par rapport à une population active qui a elle-même considérablement diminué (moins d'enfants, moins de femmes sont au travail, et bien davantage de personnes âgées sont à la retraite). Et la nature même de leur travail a changé du tout au tout. Moins d'efforts physiques, mais plus de fatigue nerveuse, et une parcellisation des tâches qui sépare pour ainsi dire le travailleur de son travail. La chaîne, l'horloge pointeuse, les trois huit, les machines-outils, etc., et aujourd'hui l'informatisation, la robotisation..., tout cela est bien connu. Mais comment en apprécier vraiment les conséquences, en termes de société et de civilisation, sans comparer le travail d'aujourd'hui au travail d'hier?

Ten

Ces conséquences, en effet, sont absolument fondamentales. Car c'est toute notre vision du monde, notre compréhension des choses et des êtres, nos goûts et nos dégoûts, nos espoirs et nos peurs, nos opinions et nos croyances, qui dépendent de notre travail quotidien; et cela d'une façon beaucoup plus directe, beaucoup plus étroite qu'on ne le pense d'habitude. N'est-ce pas dans le travail que nous acquérons tous une part essentielle de notre expérience des choses de la vie? Surtout bien sûr ceux d'entre nous qui avons la chance d'être relativement libres et responsables dans notre travail... Nul n'a mieux parlé peut-être de ce rôle culturel, de ce rôle civilisateur pour ainsi dire du travail, que Simone Weil. Pour elle, ce rôle va très loin. Car c'est la confrontation directe de l'homme et de la nature dans le travail manuel, ou mieux dans le travail matériel, qui est source de toute valeur :

"Une vue claire du possible et de l'impossible, du facile et du difficile, des peines qui séparent le projet de l'accomplissement, efface seule les désirs insatiables et les craintes vaines (...). Toute espèce de vertu a sa source dans la rencontre qui heurte la pensée humaine à une matière sans indulgence et sans perfidie. On ne peut rien concevoir de plus grand pour l'homme qu'un sort qui le mette directement aux prises avec la nécessité nue, sans qu'il ait rien à attendre que de soi (...). L'ouvrier pleinement qualifié formé par la technique des temps modernes, est peut-être ce qui ressemble le plus au travailleur parfait (...). La civilisation la plus pleinement humaine serait celle qui aurait le travail manuel pour centre, celle où le travail manuel constituerait la suprême valeur (...). Même de nos jours, les activités qu'on nomme désintéressées. sport ou même art ou même pensée, n'arrivent peut-être pas à donner l'équivalent de ce que l'on éprouve à se mettre directement aux prises avec le monde par un travail non machinal..."\*

Pour Simone Weil, en un mot, c'est la matière "sans indulgence et sans perfidie" qui nous enseigne, dans le travail, la discipline de la liberté et la lucidité de la raison. Mais pas dans n'importe quel travail: le travail forcé de l'esclave ou le travail pulvérisé de l'ouvrier à la chaîne n'ont rien de formateur, bien au contraire. Or, à cet égard, le second XIXe siècle et le début du XXe sont des périodes privilégiées, peut-être. Car c'est probablement à cette époque que le travail manuel qualifié, aussi bien chez l'agriculteur que chez l'artisan ou l'ouvrier, aura eu le plus d'importance. Plus assurément qu'au XVIIIe siècle, où les tâches les plus répétitives, les plus mécaniques, étaient encore toutes exécutées à la main faute de machines. Et plus aussi probablement qu'aujourd'hui, où le travail manuel, et le travail manuel intelligent, ~~sont~~ redeviennent minoritaires.

Notre civilisation d'aujourd'hui doit certainement une grande part de ses valeurs à "l'ouvrier pleinement qualifié formé par la technique des temps modernes" entre 1830 et 1950. Par quoi va être remplacé ce

// semblent

type d'homme dans l'élaboration de la civilisation de demain? C'est une autre histoire. En nous faisant connaître les ouvriers et les artisans qualifiés d'hier, Madeleine Jaffeux et Marc Prival nous offrent des matériaux sûrs pour comprendre celle d'aujourd'hui. A chaque jour suffit sa peine.

F. Sigaut  
Juillet 1981

\* Simone Weil, Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, Paris, Gallimard, 1980, coll. "Idées" (écrit en 1934).